Première période-la victime

Géodie habite au dixième étage d'un immeuble. Assise sur le rebord de la fenêtre, elle tombe accidentellement et parvient à se raccrocher sur le rebord inférieur de la fenêtre…

Note régie : la scène est dans le noir. En direct, on entend le son d'une percussion qui ponctue le temps qui passe. Lorsqu'elle s'arrête, la lumière s'allume, cadrant Géodie allongée sur le sol, face au public, les mains crispées sur l'avant bord de la scène. On la voit comme vue du ciel. Au-dessus d'elle est suspendu un rideau en voilage transparent. De chaque côté des pendrillons noirs fixent le cadre de la fenêtre.

Géodie - ...on m'a dit Géodie, il ne faut pas regarder le sol, j'ai regardé le ciel, je croyais que j'étais en avion, comme si je devais sauter en parachute, le ciel est bleu, sans aucun point de repère, entre le ciel et le béton le vertige, celui du vide, celui du choc, je regarde devant moi, un autre béton, à 5 cm de mes yeux, une fourmi fait son chemin vers la fenêtre, elle entre, je crie, j'ai failli lâcher, je me suis mordu les lèvres, j'ai versé quelques larmes, même ça c'était trop, j'ai regardé mes doigts, je me suis mise tout entière en eux, agrippés sur le rebord de la fenêtre, je suis là, entre ciel et terre, non ! pas penser comme ça, je suis là, c'est tout, ni haut ni bas, là, j'attends, j'attends, j'attends, encore une larme qui me chatouille la joue, j'ai envie de m'essuyer, pas le droit pour vivre, je la sens, je la vois, elle coule, elle suit ma cicatrice, elle rejoint l'aile de ma narine, bientôt je pourrais l'atteindre avec ma langue, elle s'arrête, pourquoi ? ah ! oui, ma petite verrue, elle se stocke là, je grimace, descend petite larme, tu me chatouille, pas rire, je ris un peu, peut-être une autre larme pour grossir la première, ma verrue est petite, à deux, elles arriveront bien à franchir cette montagne, allez rien qu'une petite larme, pas de convulsions, mes doigts n'aiment pas, ils ne veulent pas de larmes, pas de rire non plus, quoi ? qu'est-ce que c'est ? ma gorge ? tu veux crier ? non je t'en supplie mes doigts ne sont pas d'accord, ce sont eux qui commandent, tout le pouvoir est centralisé, pas de dérogation, ils ne sont plus que huit, les deux pouces, les plus gros de tous, ne servent à rien, ils se collent aux autres, par solidarité, blottis, ils ne bougent pas, ils ont compris, ils ne disent rien, ni ne réclament, dociles, pleins d'espérance, ils sont forts, merci les pouces, grâce a vous, je retrouve ma force, ça y est, j'ai même souris un tout petit peu, ma larme finit par couler, je la recueille au bout de ma langue, elle est très salée, je la porte dans ma bouche, NON, NON, elle ne veut pas être seule, pas de sanglot, restez cois mes yeux, le succès peut-être fatal, la joie, l'angoisse faites bon ménage, ne prenez pas le dessus ni l'une ni l'autre, restez bien au fond de moi, il me suffit de vous reconnaître, je vous entends bien, dans mon ventre, oh ! non, vous voulez sortir quand même, et mes doigts m'interdisent de me retenir, vous coulez entre mes jambes, c'est chaud, ma peau est parcourue d'un frisson, j'ai froid, je regarde le mur, mes yeux s'accrochent aux grains du mur, quoi ? tu délires mon pauvre cerveau, ce n'est pas le moment de dormir, limiter les activités ? tu es un sacré farceur, qu'est-ce que je pourrais faire de moins ? ah ! oui, sauter comme à l'école, tout en bas de l'escalier, deux marches, trois marches, quatre marches, tout un palier une fois, je ne me rappelle plus le nombre de marches, je rivalisais avec les garçons, ils disaient que c'était pas juste à cause de la jupe, que ça faisait parachute, mais oui, c'est pour ça qu'ils étaient à chaque fois plus nombreux, "tu veux pas sauter encore une fois, mon copain y te croit pas", et moi je sautais pour l'exploit et eux pour la "coulotte" ! si vous pouviez me voir aujourd'hui, sans "parachute", vous seriez épatés, je suis amoureuse de tous ces gamins amoureux de la "coulotte" et de l'exploit, pauvre Géodie, tu ne savais pas qu'un jour il faudrait te surpasser, où êtes-vous petits gamins ? tendez-moi vos bras, embrassez-moi, n'oubliez pas votre héroïne qui ne prenait de plaisir que pour vos mines ébahies, encore des larmes, elles n'ont pas le même goût, plus grosses, de joie, d'amour, elles me couvrent, je suis heureuse, comblée, hé ! mon cerveau tu t'éloignes de mon corps, quoi qu'est-ce que tu dis ? huit ? quoi huit ? sept ? ha ! oui ! je m'envole, six, je suis légère, pleine du vide qui m'aspire, cinq, auriculaire, annulaire, majeur, index...merci les pouces !

Géodie est tombée.
Noir. La percussion reprend son rythme. La comédienne se replace dans le noir ; elle se positionne debout, le corps tordu, face contre un fond rouge. Comme au premier tableau, c'est une vue du ciel. Lorsque la percussion s'arrête la lumière s'allume.

AH ! Autour de moi tout est rouge, une grande nappe, toute rouge. Mon sang, sans doute. Je baigne dans mon sang, à plat dos, ou plutôt, je flotte dans mon sang. Mais il n'est pas liquide. C'est comme une toile. Souple. Suspendue en l'air. Je repose dans mon sang. C'est mon sang, ça ? Pourtant je le sens à l'intérieur de moi, dans mes doigts. Comment s'est-il échappé ? Il me semble que je ne peux pas bouger. Je suis immobile, complètement détendue, pas de douleurs, pas de sensations désagréables. Je ne vois que ma main gauche au milieu de tout ce rouge. Je ne sais pas si le reste de mon corps existe. J'ai souvent pensé que c'est comme ça dans l'au-delà. On reste figé dans la dernière image, avec la même lumière. Mes yeux ! Mes yeux ont cligné ! Je peux bouger mes yeux ! Je n'ose pas aller trop loin, j'ai peur de voir ce qu'il y a au-delà de mon sang. Je reste sur ma main. Elle me parait telle qu'avant. Mes doigts, mes pauvres doigts, et mon pouce, mon brave pouce, je voudrais t'embrasser. Est-ce que tu peux t'approcher ? tu me fais signe, tu te redresses, mais tu ne peux pas venir tout seul, toujours solidaire. Attends, je vais t'aider. Je ne sais pas comment faire. Je voudrais approcher ma tête et j'ai oublié d'où part le mouvement. Quelque part derrière les yeux mais je ne peux pas voir. Attends, je vais essayer autrement. Mon poignet. Je le vois, oui, toi, vas-y toi, emmène mon pouce jusqu'à moi. Voilà, tu es assez près maintenant. Ha ! mon corps entier a tressailli, comme une décharge. Et bien mon pouce tu me fais un sacré effet. J'ai senti mon dos, mon ventre, il me semble que j'ai aussi une main droite et je crois que je souris. Tu me caresses la bouche et mes doigts sur mon visage. C'est bon. Mon nez, ma joue, mon oreille, mon cou, ah ! oui, mon cou, c'est toi qui fait bouger ma tête.

Noir. Le rythme reprend. La comédienne se place allongée à plat ventre, à l'avant-scène dans la position où on l'a quitté dans le tableau précédent. C'est alors une vue par dessous qui est suggérée (en réalité le décor prévoit un plan incliné pour simuler la vue par dessous). Lorsque la percussion s'arrête la lumière s'allume.

Géodie - Je me suis mise sur le dos et j'ai vu d'où je venais. Là-haut, cette fenêtre où il y a encore... combien de temps ? Je ne sais pas combien de temps je suis restée accrochée, ni depuis combien de temps je repose dans mon sang. Je commence à douter de mon sang, de l'au-delà. J'ai peur de comprendre ou de ne pas comprendre. Je me retourne et là devant moi une fenêtre ouverte au ras de mon sang. Autour, la rue, des gens qui marchent en dessous de moi. Ce n'est pas mon sang, je suis sur l'auvent d'un café, rouge, mais pas de mon sang, mon sang, je le sens monter dans ma tête, je vais exploser ! *(elle crie)* Moi qui avais fini par accepter de lâcher, accepter le vide, j'y avais trouvé le soulagement, la joie, la légèreté de retourner d'où je venais. J'ai vécu tout cela pour me retrouver sur un auvent. J'étais comblée, je sens le vide en moi.

Noir. Rythme. De la coulisse, côté cour, au bord de la scène, Géodie apparaît à quatre pattes, avançant péniblement en traînant une corde. Cette dernière séquence est une vue de profil puis de derrière.

Je ai pris l'ascenseur Je ai appuyé sur le bouton marqué d'un 10 Ma main est bleue glacée tout mon corps tremble L'ascenseur démarre je manque de m'évanouir Des larmes me brûlent les joues L'ascenseur s'arrête Un homme apparaît entre les portes qui s'ouvrent Vous montez ou vous descendez Je je je ne sais pas L'homme entre appuie

sur R.C. L'ascenseur démarre à nouveau à nouveau
je manque de m'évanouir Ca va mademoiselle
Il me sourit Je crois que je lui souris aussi
Les portes s'ouvrent il me regarde un instant Il sort
Les portes se referment A nouveau je

Je suis par terre, les portes s'ouvrent, le chiffre " 10 " clignote en rouge au-dessus. Je sors à quatre pattes. Le couloir est noir. Porte gauche. Je l'ouvre. Je pénètre dans l'appartement. La fenêtre, ouverte

Je suis assise sur la rambarde de la fenêtre en train de siroter un whisky, les voilages volent et me caressent, il fait chaud, je flotte dans un courant d'air, soudain une porte claque mon cœur, le voilage me saisit la tête, m'aveugle, je me renverse, plus rien ne me retient.

Dans sa vision, Géodie tente un geste désespéré pour se sauver elle-même de la chute. Ses mains n'agrippent que le rideau qui lentement tombe et la recouvre entièrement. De dessous, on l'entend.

... on m'a dit Géodie, il ne faut pas regarder le sol, j'ai regardé le ciel, je croyais que j'étais en avion, comme si je devais sauter en parachute, le ciel est bleu, sans aucun point de repère, entre le ciel et le béton, le vertige, celui du vide, celui du choc…

Noir

Note annexe : la mise en page et la ponctuation sont là pour suggérer des rythmes, des temps, du jeu, laissés à l'appréciation de l'interprète.

© Milor Tillech' - Toute utilisation, reproduction, adaptation ou représentation est soumise à l'accord préalable de l'auteur.